

Le Monde
28 septembre 2026

Le Monde

Par Emmanuelle Jardonnet

CULTURE • ARTS

La mignonnerie submerge le Louvre-Lens en douceur

Avec la foisonnante exposition « Trop mignon ! », le musée explore le pouvoir du tendre dans la création, de l'Antiquité à nos jours.

Par Emmanuelle Jardonnet (Lens (Pas-de-Calais))
Publié aujourd'hui à 15h30 · 🕒 Lecture 4 min.

🔒 Article réservé aux abonnés

🔖 Lire plus tard ➦



« Crêpes smarties » de Mireille Blanc (2024). PARIS/MIREILLE BLANC

Tout est parti d'une plaisanterie d'étudiantes en histoire de l'art, il y a une vingtaine d'années. Annabelle Ténèze et Emilie Girard ont, depuis, respectivement pris les rênes du Louvre-Lens et des Musées de Strasbourg, et osent s'emparer aujourd'hui d'un sujet inattendu du côté de la recherche en histoire de l'art : le mignon, le *cute* (en anglais), le *kawaii* (en japonais).

« Le mignon est devenu omniprésent dans notre quotidien, à une époque qui est tout sauf mignonne. C'est un phénomène de culture visuelle comme une valeur refuge qui ne peut pas échapper au monde muséal », résume Annabelle Ténèze, qui accueille ce réjouissant projet croisé sur 1 800 mètres carrés, avant une seconde étape à Strasbourg, où le prisme sera plus contemporain.

« En tant que musée, on n'oppose pas l'histoire des connaissances et l'histoire des émotions, souligne encore la directrice du Louvre-Lens. Comme la tragédie et les pleureuses, la joie, la tendresse et le réconfort sont intrinsèques à l'humain. Et pour aborder ce sujet, l'histoire de l'art n'est pas suffisante, il nous fallait piocher dans la philosophie, la psychologie et les neurosciences. » Le travail de recherche s'est ainsi inscrit dans le champ des *cute studies*, une branche des *cultural studies* qui étudie le mignon comme une catégorie esthétique, mais aussi un phénomène culturel, social et politique.

Anachronismes du regard

En guise d'entrée en matière d'un parcours dense en 11 étapes, l'exposition cerne le sujet du mignon par un carambolage historique où domine le « schéma enfant », ces prédispositions biologiques caractéristiques du jeune enfant, avec de grands yeux et un corps tout en rondeurs, qui attendrissent et provoquent une envie de protection. On y apprend que le mot « mignon » est apparu dans la langue française au XII^e siècle pour désigner ce qui est aimable ou gracieux, avant d'évoquer au XVI^e une femme appréciée, et à la même époque, mais de manière péjorative, les favoris du roi Henri III (1551-1589) – sans compter un sens condescendant lorsqu'il sert à infantiliser les femmes.

L'exposition pose clairement la question des anachronismes : ce qui est mignon aujourd'hui ne l'était pas forcément il y a quelques siècles. Exemple d'anachronisme du regard : l'hippopotame bleu égyptien, dont la version dérivée en peluche est un best-seller dans les boutiques du Louvre. A l'époque des pharaons, il était pourtant une figure féroce, et ces petites sculptures étaient destinées à accompagner les morts dans l'au-delà. Les ours ne sont devenus mignons qu'à partir du début du XX^e siècle, avec la création des ours en peluche. Un minuscule hérisson en pierre sur une petite planche à roulettes, trouvée sur le site d'un temple à Suse, dans l'Iran actuel, est la pièce la plus ancienne de l'exposition (1500 à 1100 av. J.-C.). Jouet ou objet de culte, il est indiscutablement mignon depuis toujours.



« Jouet hérisson sur chariot » (1500 à 1100 av. J.-C.), trouvé à Suse, dans l'Iran actuel. PARIS/MUSÉE DU LOUVRE

Le rose, la plus mignonne des couleurs, est utilisée depuis la préhistoire, mais étonnamment, n'avait pas de nom spécifique jusqu'au XVIII^e siècle. Sous l'influence de la mode aristocratique, elle prend alors une connotation féminine, en même temps que la rose devient rose (avant, cette fleur est rouge), et lui donne son nom. Le rose a depuis pris sa place dans les revendications sociales, féministes et LGBTQIA+, avec notamment le détournement du triangle rose assigné aux déportés homosexuels dans les camps nazis, devenu un symbole de la lutte contre le sida.

Angelots, chats et doudous

Angelots, putti et amours, dont les origines se trouvent dans les figures d'Eros et Cupidon de l'art grec et romain, ont apporté une touche de légèreté aux grandes scènes mythologiques et religieuses à la Renaissance. Ces divinités se muent ensuite en « bébé Cadum » dans le champ publicitaire ou en gang de bébés dans le film d'animation *Baby Boss* (2017). Le cas à part des chats et chiens est également très documenté : les premiers sont vénérés dans l'Égypte ancienne, dépréciés au Moyen Âge, où ils sont associés à la sorcellerie, puis deviennent à la mode à travers le portrait au XVI^e siècle. La toute première vidéo de chat remonte... aux inventeurs du cinéma, les frères Lumière, et les artistes en ont fait des compagnons d'atelier comme des muses (de Rosa Bonheur à Leonor Fini et ses 17 chats, en passant par William Wegman). Aujourd'hui, les mêmes « lolcats » d'Internet ont des agents artistiques.



« Chats dans une commode » (1900), de Jules Le Roy. ROUBAIX/LA PISCINE

Objet transitionnel, le bien nommé doudou rassure et réconforte à tout âge. Pour les artistes, il constitue un support symbolique pour aborder des sujets liés à la santé – comme les chauves-souris *Monike*, en draps réformés d'hôpital et émancipatrices, chez Benoît Piéron –, à la violence du monde chez Annette Messenger, ou à un tendre univers animiste chez Charlemagne Palestine. Mais le mignon peut aussi être un puissant outil de propagande. Un espace clinique et circulaire, hors de tout contact visuel avec le reste, expose sobrement des documents dérangeants, comme Hitler, droit dans ses bottes, mais délicat avec un faon. Une mise à distance critique bienvenue dans le flot de mignonnerie.

L'exposition ne fait pas l'impasse sur le kawaii, le mignon japonais, devenu un phénomène à partir des années 1970. Le parcours plonge aussi dans les natures mortes sucrées depuis le XVII^e siècle, renvoyant au plaisir et, en sous-texte, à l'histoire coloniale à travers

le commerce du sucre, de la vanille ou du chocolat. La peintre Mireille Blanc y croque tout un tas de gâteaux d'anniversaire, explorations douces-amères entre séduction gourmande et mélancolie du temps qui passe. Au rayon des madeleines de Proust,

le phénomène de « rétrotopie », élan tourné vers le passé plutôt que vers l'avenir, s'incarne notamment à travers la série des Furby, sortes de monstres bizarres et gentils apparus au tournant des années 2000, ici portraiturés par Charles Hascoët.



« Labubu » de Charles Hascoët (2025). PARIS/DANYSZ GALLERY

Quand on pose la question de la nuance entre le mignon et le kitsch, Annabelle Ténèze précise que *« le premier renvoie à une connexion et à l'innocence, le second plutôt à une connivence à travers le mauvais goût »*. Une dernière salle, très disco, commande à l'artiste Pascal Lièvre, assure la jonction entre les deux en se saisissant d'icônes du Louvre, version queer et pailletée. Un joyeux ensemble qui clôt l'accrochage de façon festive, tout en rappelant que le pailleté traverse l'histoire de l'art depuis près de... trente mille ans, avec le mica, utilisé dans certains pigments rupestres.

« Trop mignon ! L'art du bonheur », au Louvre-Lens (Pas-de-Calais). Jusqu'au 18 janvier.